

André Haynal, voyages en psychanalyse

Lito Panayotopoulos

DANS LE COQ-HÉRON 2021/1 (N° 244), PAGES 122 À 125

ÉDITIONS ÉRÈS

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749270074

DOI 10.3917/cohe.244.0122

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2021-1-page-122.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

In Memoriam

Lito Panayotopoulos

André Haynal, voyages en psychanalyse

« Nous humanisons ce qui se passe, dans le monde et en nous, en en parlant,
et, dans ce parler, nous apprenons à être humains. »

Hannah Arendt, *Vies politiques*, 1974

André Haynal nous a quittés le 7 novembre 2019.

En ami

En dialogue

Avec son regard maïeutique nourri d'une tranquille ironie socratique.

Il est né en 1930 dans une famille hongroise bourgeoise, cultivée et tolérante, de Transylvanie ; il a reçu et cultivé ses ancrages multiples tant sur le plan culturel qu'humain et linguistique : polyglotte, chercheur éclectique, migrant.

Fils unique d'un couple mixte catholique et calviniste, il est très tôt immergé dans la diversité confessionnelle, incluant aussi une grande proximité avec le judaïsme libéral hongrois de Budapest. Il incarne une figure à la fois ancrée dans la Mitteleuropa d'avant-guerre et tournée vers l'ailleurs. Magyarophone, il adopte très tôt l'allemand viennois chaleureux de sa nounou et de son oncle, qu'il retrouvera chez son premier analyste. Viendront ensuite le français, lors de son installation en Suisse romande, et l'anglais dans la rencontre avec la British Psychoanalytical Society et ses deux séjours américains à Stanford (où il effectue sa troisième analyse en anglais avec Emanuel Windholz, également issu de la Mitteleuropa).

Il est marqué par les figures distantes et peu concordantes de ses parents : admiration de son père, professeur de médecine interne, droit, engagé et tolérant ; affection pour sa mère, protectrice et anxieuse. Il suit sa scolarité et fait ses humanités à Budapest dans un collège catholique, puis, suivant sa curiosité pour l'humain, la pensée, la connaissance, il entame des études de philosophie et de psychologie, discipline bridée alors par le dogmatisme soviétique, non sans avoir déjà pensé quitter la Hongrie. Par la suite, il entreprend des études de médecine qu'il interrompt en 1956, devant fuir la répression de l'insurrection de Budapest (il était à l'époque membre du comité révolutionnaire des étudiants en médecine). Cette émigration forcée passe par Vienne et le conduit à Zurich, où il termine ses études de médecine et entame peu après une formation dans la clinique neurologique universitaire.

Il s'inscrit rapidement et avec enthousiasme dans la formation psychanalytique, après avoir commencé une première psychanalyse avec Paul Parin. Il y trouve la possibilité d'un travail de deuil et une restauration de sa créativité : « Depression is the mourning of this loss [creativity] and after this first phase comes the "reparation", as a second phase. This restitution of what was damaged is the source of the energy found in the act of creation¹. » Son profond intérêt pour la psychanalyse ne s'est depuis lors jamais démenti, comme une expérience

1. Les citations en anglais sont extraites de son dernier livre, *Encounters with the Irrational : My Story* (New York International Psychoanalytical Books, 2017).

et une connaissance – avec d'autres – pouvant restituer au sujet sa créativité. « Psychoanalysts' strength could be to accept and contain the uncertainties, holding the tensions by accepting inevitable ambiguities of life. »

Son parcours professionnel lui fait faire un pas de plus hors des sentiers battus, vers la francophonie : Lausanne (où il travaille avec P. B. Schneider, dans la seule policlinique publique en lien avec les références psychanalytiques à l'époque), puis Genève dès 1966, attiré par la possibilité de développer sa formation et sa pratique dans le service de Julian de Ajuriaguerra, dont il apprécie l'esprit stimulant et ouvert, notamment à la psychanalyse ; au sein du département universitaire de psychiatrie, il est nommé privat-docent puis professeur en 1973. Garder ce double ancrage (comme Bion, Balint, Winnicott, entre autres, qu'il cite pour cela) relève du principe bien relié à sa culture multiple de ne pas exclure des parties qui ne s'ajustent pas parfaitement.

C'est à Genève qu'il rencontre deux personnes très importantes dans son parcours, par l'inflexion qui s'ensuit : Marcelle Spira et Raymond de Saussure, un « père bien intentionné » qui le mettra sur la piste de l'histoire de la psychanalyse. Il y rencontre aussi, avec une certaine difficulté, la psychanalyse française, ses écoles, ses chapelles, et, tout en cultivant des liens précieux avec certains représentants de ces courants, comme Jean Laplanche ou Vladimir Granoff, il ne ménage pas ses critiques à l'égard d'une tendance dogmatique à posséder la vérité ultime.

Tout comme il traite avec une acuité sans relâche les abus dogmatiques du soviétisme, il dénonce les tentations fanatisantes de tout mouvement de pensée, y compris au sein de la psychanalyse et de ses anathèmes. Il a d'ailleurs consacré un livre avec M. Molnar et G. de Puymège à la question du fanatisme : *Le fanatisme, histoire et psychanalyse*². C'est aussi un de ses liens avec l'étude de Ferenczi.

Il trouve un terreau précieux dans la psychanalyse britannique, en participant à des séminaires, mais surtout à travers sa rencontre clinique et personnelle avec M. Balint qui l'incitera à développer son étude de l'œuvre de Sándor Ferenczi (au carrefour de leur origine commune). À partir du début des années 1980, il s'attèle pendant plusieurs années à l'édition de la correspondance Freud-Ferenczi, publiée d'abord en français en 1992, puis en allemand, anglais, italien, espagnol et hongrois. Dans la suite, comme travail sur l'évolution de la pratique psychanalytique, il publie une monographie : *Un psychanalyste pas comme un autre : la renaissance de Sándor Ferenczi*³. Il dit de ce travail d'équipe passionnant (avec E. Falzeder, E. Brabant et J. Dupont) qu'il a changé sa vie, comme le travail du laboratoire pour un biologiste. Dans ce même mouvement, Enid Balint lui a confié les archives de M. Balint.

Au sein de la sspsa (Société suisse de psychanalyse), A. Haynal a très tôt introduit la pensée de Ferenczi, au cours de séminaires de formation dans les années 1970. Président de la sspsa de 1976 à 1979, il a dû porter pour certains le qualificatif péjoratif de « Spaltungspräsident », en ayant à arbitrer les conflits qui agitaient la Société et qui amèneront à la séparation du Séminaire de Zurich en 1977. Cet épisode l'a placé au cœur d'un dilemme dont la dimension personnelle est à souligner : face au groupe contestataire, c'est-à-dire notamment face à son ancien analyste (P. Parin) et à son ancien superviseur (F. Morgenthaler), qu'il estimait tous deux, il se fie essentiellement à sa conviction de devoir empêcher tant l'implosion de la Société que la fanatisation des conflits. Pour lui, cette scission permettait de sortir du chaos et de vivre mieux ensemble et séparés, en offrant un choix entre deux structures différentes, sans s'épuiser dans d'interminables luttes. Clivage salutaire (et pour lui protecteur, comme aussi en clinique) qui demanderait sans doute à être encore un objet

2. Stock, 1980.

3. Delachaux et Niestlé, 2001.

de recherche. Profondément convaincu des vertus de la non-uniformité de la pensée, il défend l'idée que Freud puisse être différent dans chaque culture. Témoignant d'une éthique psychanalytique non comme une série de préceptes ou de prescriptions de devoirs, mais comme le développement d'une position interrogative imperturbable sur le processus en cours, il est l'incarnation d'un analyste ancré dans l'expérience de la séance qui engage à penser par soi-même. Voyageur imperturbable dans la clinique et la méthode analytique, il y amène son style de Mitteleuropa, où l'air du temps donne la possibilité de laisser agir dans le moment la potentialité de ruptures même douloureuses (voire colériques) ou traumatiques (il défend l'idée de l'universalité du traumatisme) ; il y conçoit l'analyse comme expérience de l'intégration des aires dépressives, et comme travail de deuil capable de restituer au sujet ses capacités créatives, de les accueillir, de les supporter ; c'est donc une invitation au déséquilibre, à faire un pas plus loin, sans connaissance a priori (un laisser-faire l'irrationnel, l'inattendu, comme il l'appelle dans *Encounters...*, qui rappelle Bion). Psychanalyste polyglotte, tant dans son expérience, sa pratique que dans ses références théoriques, il aura trouvé en Suisse un climat multiculturel et éclectique, sans école dominante. De ses années d'études, il garde le précepte latin : « *Timeo hominem unius libri.* » Cosmopolite, son désir de faire un pas plus loin aura entrete nu son ouverture intra et extra-analytique dans un travail multidisciplinaire très apprécié par ses collaborateurs.

Il est aussi un chercheur et un écrivain prolifique : plusieurs centaines d'articles, une dizaine de livres et l'édition critique de la correspondance Freud-Ferenczi. Il n'est pas possible de faire ici une revue exhaustive d'une littérature qui embrasse, elle aussi, plusieurs champs, mais j'en souligne deux axes : en clinique, son intérêt pour la dépression, dans la suite de son rapport au CPLF de 1976⁴ ; et ses recherches au long cours, enrichies d'une profonde amitié, avec E. Falzeder, sur l'histoire de la psychanalyse et de ses développements⁵.

L'esprit de recherche et de découverte d'André Haynal, sa curiosité des rencontres et de leurs potentialités créatives si souvent fugitives, accompagnent ceux qui ont eu plaisir et avantage à partager son chemin. Parmi ceux-ci, j'évoquerai des années de travail en supervision, dont les séances commençaient souvent par un bulletin météorologique, comme Musil qui fait commencer *L'homme sans qualités* par une dépression au-dessus de l'Atlantique ; ce travail, qui m'a invitée à un parcours parfois ardu, dans une atmosphère de contrastes, a relevé d'un lent processus d'approvisionnement de la cure analytique, acclimatation autant que transmission, dans le triangle superviseur-analyste-analysand, des expériences a priori non prévisibles et surtout non figurables qui s'y ouvrent. Le travail clinique avec lui met l'accent sur l'articulation vivante et incarnée du transfert et du contre-transfert, qui fait que l'analyse du transfert n'est pas une réparation idéalisante, ou une « superthérapie », comme dirait Balint, qui restaurerait la mégalomanie des partenaires de la cure analytique, notamment celle de l'analyste ; l'analyse du contre-transfert ouvre à l'élaboration de la reviviscence traumatique, contenant la violence et l'agressivité qui nécessitent un long travail de deuil dans la cure. Tout sauf une démarche nostalgique ou romantique.

Je l'ai rencontré dans mes entretiens de candidature à la SSPSA et ai poursuivi le travail clinique et théorique avec lui jusqu'en 2017, notre relation amicale s'est poursuivie ensuite. Sa personnalité, son écoute, sa créativité m'ont accompagnée pendant de longues années de formation et de recherche, et, malgré le vieillissement qui le faisait parfois s'assoupir quelques interminables secondes, il continuait de scruter le temps qu'il fait dans les séances

4. « Le sens du désespoir », dans *Dépression et créativité*, Lyon, Césura, 1987.

5. *La psychanalyse, 100 ans déjà*, Genève, Georg, 1996 ; *Dans les secrets de la psychanalyse et de son histoire*, avec E. Falzeder, P. Roazen, Paris, Puf, 2005.

et au-dehors, avec ses interprétations accueillantes et imprévisibles, parfois étonnamment bienveillantes et paternelles, bien tempérées, parfois sèches et troublantes, sources de résistance et de doute douloureux, me laissant, en formulant un au-revoir empreint de civilité, léger et affable, le soin et la liberté de perlaborer la diversité des fragments que nous avons rencontrés. Travail encore et toujours vivant.

« C'est plus compliqué que ça ! » dixit... Merci à vous, André Haynal.

*Sigmund Freud
et Carl Gustav Jung,
une relation énigmatique*

